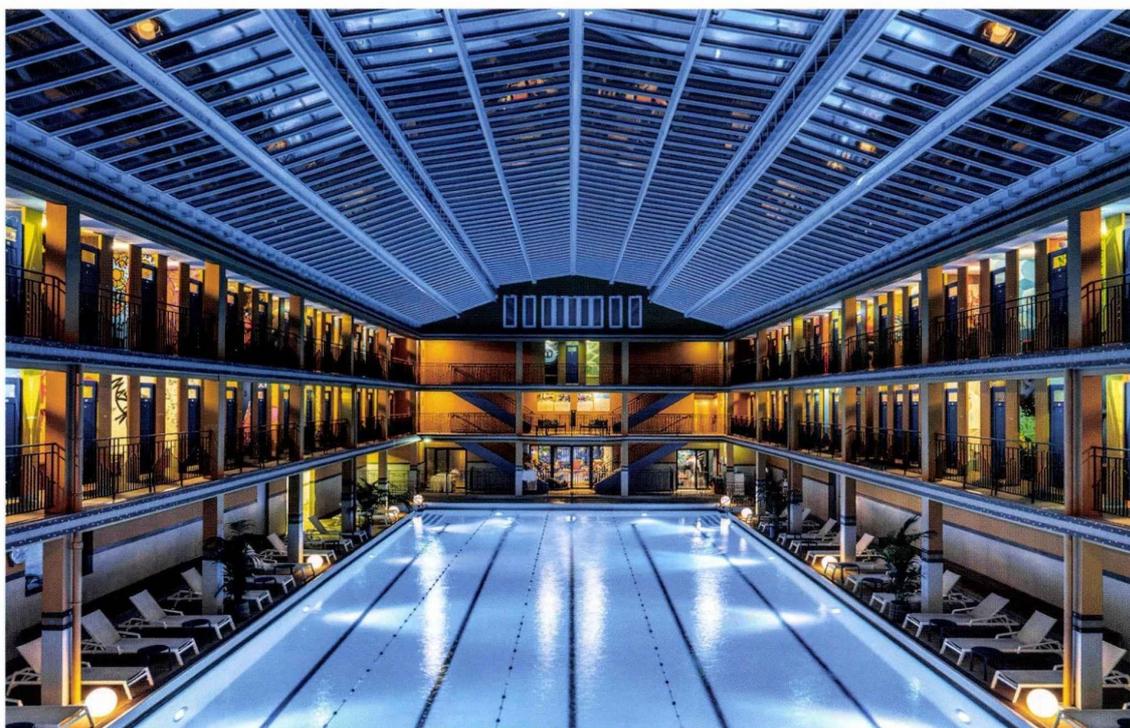


PARLONS-EN



Les artistes replongent dans la **PISCINE MOLITOR**

Les peintures des 78 cabines réalisées par la fine fleur de l'Art Urbain en 2018 s'effacent pour une nouvelle édition haute en couleur et en diversité.

Par Gabrielle Gauthier et Christian Charreyre

Inauguré en 1929, Molitor, conçu par l'architecte Jean-Philippe Nuel, fut, des années 1920 aux années 1980, un lieu unique à Paris : une piscine intérieure et extérieure à la splendeur Art Déco. Fermé en 1989 et classé aux monuments historiques, le bâtiment est alors investi par les graffeurs qui en font un immense terrain d'expression et le temple de l'underground parisien. Aujourd'hui, l'hôtel parisien ne renie pas ce passé puisque l'art y est présent, notamment dans les cabines bleues du bassin intérieur. Depuis 2018, chacune des 78 cabines qui entourent le bassin





Logan Hicks signe un hommage au bikini

Comment avez-vous entendu parler du projet ?

J'ai vu des centaines de fois sur Internet des graffitis datant d'avant la restauration, mais je ne savais pas où cette ancienne piscine était située, et je ne connaissais même pas son nom. Lorsque Sylvia m'a proposé de participer à cette deuxième édition, j'ai été ravi de découvrir le lieu et de faire partie de cette aventure. L'art et le voyage sont les deux choses qui ont toujours conduit ma vie et, ici, ils sont réunis. Quand on pense aux milliers de personnes qui séjournent dans cet hôtel et à tout ce que ces murs ont vu passer de l'histoire du graffiti, c'est incroyable !

Qu'avez-vous imaginé pour votre cabine ?

Quand j'ai appris que le bikini avait été quasiment inventé ici [le couturier Louis

Béart a présenté sa création pour la première fois à la piscine Molitor lors d'un concours de maillots de bain en 1964, NDLR], cela m'a immédiatement inspiré ! C'est un sujet glamour – surtout que ma copine me sert de modèle ! – qui colle à l'histoire du lieu. J'ai travaillé deux ou trois semaines en amont du projet, parce que le pochoir demande beaucoup de réflexion et d'organisation.

N'êtes-vous pas frustré de savoir que votre œuvre du restera pas éternellement ?

Tout est temporaire dans la vie. Peut-être que si je devais voir disparaître une pièce que j'aurais mis plus d'une semaine à peindre, je serai en colère. Mais l'intérêt du pochoir, c'est que j'ai la chance de pouvoir le réutiliser et de faire revivre l'œuvre ailleurs.



1, 2, 3 & 4 Pour sa cabine, Logan Hicks rend hommage au bikini, présenté pour la première fois à Molitor en 1946.



Les nanas d'Olivia de Bona se jettent à l'eau

Que symbolise Molitor pour toi ?

Molitor symbolise le début de ma vie parisienne de jeune femme, entre peindre et faire la fête. Pour être honnête, le lieu m'inspire plus pour son architecture que son passé « graffiti », même si cela donne une légitimité à la présence d'artistes d'Art Urbain. J'ai une passion pour l'Art Déco et la piscine est un élément présent en permanence dans mon travail. Peindre dans ce lieu est donc, pour moi, particulièrement chargé de sens... et c'est plutôt jouissif.

Quelle a été ta réaction lorsque Sylvia t'a proposé de repeindre une des mythiques cabines ?

Nous avons déjà travaillé ensemble puisque j'ai réalisé une sérigraphie avec ma vision de Molitor, dans laquelle j'ai cherché à retranscrire cette évocation romantique à travers les époques. Lorsque Sylvia a pris la décision douloureuse de repeindre les cabines, il lui est apparu comme une évidence que je fasse partie de la seconde team. Et je suis flattée de faire partie des artistes français sélectionnés.

Quelles sont les difficultés à peindre une cabine ?

L'atmosphère de la piscine étant chaude et humide, la peinture a du mal à sécher, le scotch ne tient pas... En outre, la cabine étant étroite – une des portes est condamnée ; l'autre toujours ouverte –, ne pas avoir de recul est techniquement complexe. Ainsi, pour « gommer » ce sentiment d'oppression, j'ai joué sur la perspective et différents plans.

Comment as-tu travaillé cette cabine ?

Pour rester dans l'esprit du lieu, j'ai représenté mes personnages féminins au bord d'une piscine et dans l'eau, travaillant le corps de la femme dans toute sa beauté, que j'explore encore et encore et que je peins en un seul geste, comme une chorégraphie du pinceau, mais aussi les effets de l'eau, les reflets... Très mauvaise en perspective, j'ai fonctionné comme au théâtre, construisant un espace avec des lignes et des carrés, tout en me servant des éléments d'architecture existants : la balustrade en fer, le carreau du sol, le banc... Une perspective qui me permet de « plonger » le spectateur dans un second bassin. Et comme j'ai toujours besoin qu'il y ait un peu d'air, j'ai peint une fenêtre vers l'extérieur, la nature. Les plantes, que je trouve très sensuelles, sont d'excellentes compagnes pour mes nanas [rire].

Comment as-tu choisi cette palette de couleur ?

Je ne suis pas une peintre de nuances, et même si mon travail fonctionne plutôt en monochrome, moins en couleurs, ici, j'ai opté pour les teintes de la piscine Molitor, notamment le bleu des portes et le jaune des murs.

Pourquoi n'y a-t-il jamais d'hommes dans tes œuvres ?

Parce que je pense qu'il y a encore beaucoup à faire pour arriver à une véritable parité homme/femme ! J'aimerais que les jeunes filles d'aujourd'hui ne s'excusent plus d'être des femmes. Et j'espère que chaque femme, lorsqu'elle regarde mon travail, se reconnaît et s'aime.

Quel est ton processus de création ?

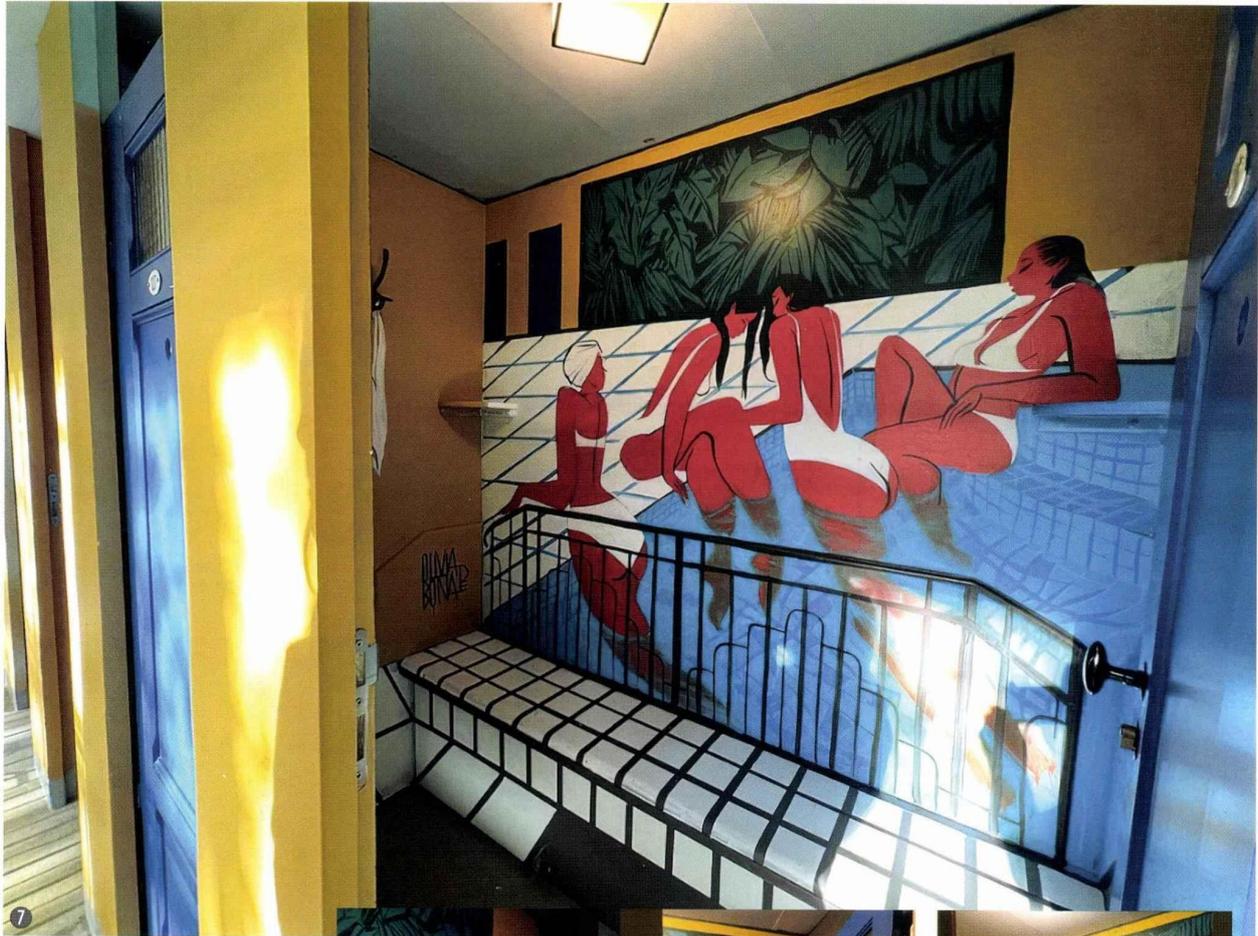
Des pinceaux et des rouleaux de tailles différentes me permettent de raconter l'histoire d'un trait, qui doit être juste et se suffire à lui-même. Mes sujets – la femme, la plante, l'animal – sont fondamentalement une écriture, par une calligraphie du trait mais aussi un mouvement et son amplitude, sa nervosité, la pression que l'on y met, les pleins et les déliés... Un geste que l'on a répété de longues années, comme dans le graffiti finalement.

Était-ce pour toi le même processus qu'une fresque ?

Lors de mes interventions murales, je m'autorise à me lâcher davantage. L'amplitude de mon bras me permet de composer mes corps féminins. Je les fais danser, s'emboîter les uns dans les autres. À l'atelier, où le travail est beaucoup plus minutieux avec des gestes plus petits, j'essaie de me souvenir de ce mouvement lâché.

Avec cette œuvre, délivres-tu un message ?

Pour moi, vouloir imposer un message est une erreur parce que cela rend les spectateurs « fainéants » et les dévalorise. Bien que je ne donne pas toutes les clés aux spectateurs, afin de leur laisser une libre interprétation, toutes mes œuvres portent sur des sujets personnels qui touchent chacun d'entre nous parce que l'on vit tous la même chose. Cela permet à ceux qui regardent de mettre des images sur des mots ou des pensées. Je crois que, si tu arrives à être vraiment intime et authentique, tu deviens universelle.



5, 6, 7, 8, 9 & 10 Pour rester dans l'esprit du lieu, Olivia de Bona a représenté ses personnages féminins au bord d'une piscine, travaillant le corps de la femme, les effets de l'eau, les reflets... et la perspective, tout en se servant des éléments d'architecture existants : la balustrade, les carreaux du sol, le banc...

intérieur a ainsi été investie par un artiste, du sol au plafond, donnant vie à un musée d'Art Urbain contemporain.

Nouvelles œuvres pour le bassin d'hiver

Après cinq années d'exposition, les mythiques cabines bleues du bassin d'hiver, qui ne servent plus aujourd'hui à se changer, vont toutes être repeintes par de nouveaux artistes, sélectionnés par Sylvia Randazzo, curatrice, d'ici fin 2024. Une douzaine est ainsi déjà intervenue fin octobre, l'occasion pour URBAN ARTS de les rencontrer

et d'en savoir un peu plus sur les nouveautés de cette nouvelle mouture. « Une sélection très internationale avec des zones orientées par pays et par régions. À l'étage, l'Europe, avec notamment Olivia de Bona, Bélin, Noty Aroz, Ninin et Studio Giftig. Dans le prolongement, l'Asie avec Bouda et Fansack. De l'autre côté le continent américain avec Logan Hicks et Ruben Carrasco. Plus loin, le Moyen-Orient avec trois artistes libanaises, Sara Abou Mrad et Aya Abu Hawash », indique Sylvia Randazzo. Un projet que URBAN ARTS compte bien suivre...